

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES
LIVRES VII à XI

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES

LIVRE 7

AVERTISSEMENT

Voici un second recueil de fables que je présente au public ; j'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope, qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions : car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même ; ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons : non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai par reconnaissance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope ; si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression ; j'en ai fait faire un errata ; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties, que pour les dernières.

À MME DE MONTESPAN

L'apologue est un don qui vient des immortels ;
Ou si c'est un présent des hommes,
3 Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons tous tant que nous sommes
Ériger en divinité
6 Le Sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charrue : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
9 Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
Ô vous qui l'imitiez, Olympe, si ma Muse
12 A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux,
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
15 Le temps qui détruit tout, respectant votre appui
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
18 Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
21 Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces ;
Eh qui connaît que vous les beautés et les grâces ?
Paroles et regards, tout est chanté dans vous.
24 Ma Muse en un sujet si doux. Voudrait s'étendre davantage ;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand maître que moi
27 Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri :
30 Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices, ces vers
33 Seront jugés malgré l'envie. Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande ;
La fable en son nom la demande :
36 Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous ;
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire ;
39 Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

FABLE I LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
3 Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
6 Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
9 À chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
12 La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
15 Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
18 Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
21 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements :
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
24 L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons ;
27 Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
30 Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi
Car on doit souhaiter selon toute justice
33 Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
36 Et bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? Non non. Vous leur fîtes Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.
39 Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
42 Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
45 Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
48 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Âne vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
51 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
54 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le Baudet.
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
57 Qu'il fallait dévouer ce maudit Animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
60 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expié son forfait : on le lui fit bien voir.
63 Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II
LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme ;
3 Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps hôtes d'une belle âme
Assemblent l'un et l'autre point,
6 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'Hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts
9 S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
12 Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer son Épouse
Querelleuse, avare, et jalouse.
15 Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt,
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose ;
18 Les Valets enrageaient, l'Époux était à bout ;
Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose.
21 Elle en dit tant, que Monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
24 Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
27 Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mari la reprend : Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?
30 L'innocence des champs est-elle votre fait ?
Assez, dit-elle ; mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici ;
33 Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
36 Hé, madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
39 Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des Valets qui toute la journée
42 Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un Époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?
45 Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir pour mes péchés
48 Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.

FABLE III
LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain Rat las des soins d'ici-bas,
3 Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
6 S'étendant partout à la ronde.
Notre effrite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant de pieds et de dents
9 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras ; Dieu prodigue ses biens
12 A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour au dévot personnage
Des députés du peuple Rat
15 S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
18 Ratopolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
21 De la République attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
24 Mes amis, dit le Solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre Reclus
27 Vous assister ? que peut-il faire,
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
30 Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau Saint ferma sa porte.
Qui désignai-je, à votre avis,
33 Par ce Rat si peu secourable ?
Un Moine ? Non, mais un Dervis :
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

**FABLE IV
LE HÉRON
LA FILLE**

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
3 Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la Carpe y faisait mille tours
6 Avec le Brochet son compère.
Le Héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'Oiseau n'avait qu'à prendre ;
9 Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
12 Après quelques moments l'appétit vint ; l'Oiseau
S'approchant du bord vit sur l'eau
Des Tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
15 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux.
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le Rat du bon Horace.
18 Moi des Tanches ? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ?
La Tanche rebutée, il trouva du Goujon.
21 Du Goujon ! c'est bien là le dîné d'un Héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
24 Qu'il ne vit plus aucun Poisson.
La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un Limaçon.
27 Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles :
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
30 Gardez-vous de rien dédaigner ;
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux Hérons
33 Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte ;
Vous venez que chez vous j'ai puisé ces leçons.
Certaine Fille un peu trop fière
36 Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux ; notez ces deux points-ci.
39 Cette Fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout ; mais qui peut tout avoir ?
42 Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouva trop chétifs de moitié.
45 Quoi moi ? quoi ces gens-là ? l'on radote, je pense.
À moi les proposer ! hélas ils font pitié.
Voyez un peu la belle espèce !
48 L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;
C'était ceci, c'était cela,
51 C'était tout ; car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis les médiocres gens
54 Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah vraiment, je suis bonne
De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis
57 Fort en peine de ma personne.
Grâce à Dieu je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude.
60 La Belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amants.
Un an se passe et deux avec inquiétude.
63 Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;
Puis ses traits choquer et déplaire ;
66 Puis cent sortes de fards.

Ses soins ne purent faire. Qu'elle échappât au temps, cet insigne
larron :
69 Les ruines d'une maison. Se peuvent réparer ; que n'est cet
avantage
Pour les ruines du visage ! Sa préciosité changea lors de langage.
72 Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disait aussi ;
Le désir peut loger chez une précieuse.
75 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE V LES SOUHAITS

Il est au Mogol des Follets
Qui font office de Valets,
3 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
6 Vous gêtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon Bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
9 Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr
Peuple ami du Démon l'assistaient dans sa tâche
12 Le Follet de sa part travaillant sans relâche
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle
15 Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle ;
18 Mais ses confrères les Esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
21 Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
24 En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
Avant que de partir l'Esprit dit à ses hôtes :
27 On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
30 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la ; formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis ;
33 Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci pour premier vœu demandent l'abondance ;
36 Et l'abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins ;
39 Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
42 Les voleurs contre eux complotèrent ;
Les grands Seigneurs leur empruntèrent ;
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
45 Malheureux par trop de fortune.
Ôtez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre ; heureux les indigents !
48 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez ; et toi, Déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
51 Ô médiocrité, reviens vite. A ces mots,
La médiocrité revient ; on lui fait place ;
Avec elle ils rentrent en grâce,
54 Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
57 Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le Follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
60 Quand il voulut partir, et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse ;
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VI
LA COUR DU LION

Sa Majesté Lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le Ciel l'avait fait maître.
3 Il manda donc par Députés
Ses Vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
6 Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le Roi tiendrait
9 Cour plénière, dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
12 Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre il les invita.
15 Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine,
18 Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette sévérité ;
21 Et flatteur excessif il loua la colère
Et la griffe du Prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
24 Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encore punie.
Ce Monseigneur du Lion-là
27 Fut parent de Caligula.
Le Renard étant proche : Or çà, lui dit le Sire,
Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser.
30 L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat ; bref il s'en tire.
33 Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère ;
36 Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

FABLE VII
LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Mars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain sujet fit naître la dispute
3 Chez les Oiseaux ; non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui sous la feuillée
Par leur exemple et leurs sons éclatants
6 Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encore que la Mère d'Amour
Met à son char : mais le peuple Vautour
9 Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang ; je n'exagère point.
12 Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
15 Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
18 C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa : les deux troupes éprises
21 D'ardent courroux n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
24 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
27 Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
30 Ambassadeurs par le peuple Pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent,
Que les Vautours plus ne se chamaillèrent.
33 Ils firent trêve, et la paix s'ensuivit :
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
36 La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
39 Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.
Tenez toujours divisés les méchants ;
42 La sûreté du reste de la terre
Dépend de là : semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
45 Ceci soit dit en passant ; je me tais.

FABLE VIII
LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
3 Six forts Chevaux tiraient un Coche.
Femmes, Moine, Vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
6 Une Mouche survient, et des Chevaux s'approche ;
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
9 Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher ;
Aussitôt que le char chemine,
12 Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire ;
Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
15 Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.
La Mouche en ce commun besoin
18 Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux Chevaux à se tirer d'affaire.
Le Moine disait son bréviaire ;
21 Il prenait bien son temps ! une femme chantait ;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
24 Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail le Coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussitôt :
27 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
30 S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

FABLE IX
LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un Pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
3 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et courte vêtue elle allait à grands pas ;
Ayant mis ce jour-là pour être plus agile
6 Cotillon simple, et souliers plats.
Notre Laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
9 Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;
La chose allait à bien par son soin diligent.
12 Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le Renard sera bien habile,
15 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable ;
18 J'aurai le revendant de l'argent bel et bon ;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
21 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;
24 La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari
27 En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.
30 Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
33 Autant les sages que les fous ?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
36 Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
39 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
42 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même
Je suis gros Jean comme devant.

FABLE X
LE CURÉ ET LE MORT

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
3 Un Curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt était en carrosse porté,
6 Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
9 Que les morts ne dépouillent guère.
Le Pasteur était à côté,
Et récitait à l'ordinaire
12 Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons :
15 Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire.
18 Messire Jean chouart couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
21 Monsieur le Mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
24 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs ;
Certaine nièce assez propette
27 Et sa chambrière Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
30 Un heurt survient, adieu le char.
Voilà Messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
33 Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur ;
Notre Curé suit son Seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.
36 Proprement toute notre vie
Le curé Chouart, qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot au lait.

FABLE XI

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT

- Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
- 3 Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de Royaume en Royaume,
- 6 Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe :
- 9 Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
- 12 Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert votre mérite ?
- 15 La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux
- 18 Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
- 21 Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi.
Certain couple d'Amis en un bourg établi,
Possédait quelque bien : l'un soupirait sans cesse
- 24 Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète
- 27 En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre Ami, pour moi je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
- 30 Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète ;
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
- 33 L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
- 36 En un lieu que devait la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
- 39 Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
- 42 Qu'est ceci ? ce dit-il ; cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
- 45 Chez celui-là ; d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
- 48 L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
- 51 La Fortune a, dit-on, des temples à Surate ;
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Âmes de bronze, humains, celui-là fut sans doute
- 54 Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier.
Celui-ci pendant son voyage
- 57 Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
- 60 Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines,
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
- 63 L'homme arrive au Mogol ; on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court : les mers étaient lasses
- 66 De le porter ; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
- 69 Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été ;
- 72 Ce qui lui fit conclure en somme,
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
- 75 Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi ;
De régler ses désirs faisant tout son emploi.
- 78 Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
- 81 Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
- 84 En raisonnant de cette sorte
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
- 87 De son ami plongé dans un profond sommeil.

FABLE XII
LES DEUX COQS

Deux Coqs vivaient en paix ; une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

3 Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.

6 Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.

9 Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur ; le vaincu disparut.
Il alla se cacher au fond de sa retraite,

12 Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours

15 Cet objet rallumer sa haine et son courage.
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et s'exerçant contre les vents

18 S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.

21 Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.

24 Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet :

27 Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La Fortune se plaît à faire de ces coups ;

30 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

FABLE XIII
L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE

Un Trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage,
3 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots ; le sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
6 Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son Marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
9 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encore.
Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;
12 Bref il plut dans son escarcelle.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats.
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses.
15 Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
18 Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
21 Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
24 Son imprudence en fut la cause.
Un vaisseau mal frété périt au premier vent,
Un autre mal pourvu des armes nécessaires
27 Fut enlevé par les Corsaires.
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe et la folie
30 N'étaient plus tel ; qu'auparavant.
Enfin ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
33 Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
36 Lui dit : D'où vient cela ? De la Fortune, hélas !
Consolez-vous, dit l'autre, et s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
39 Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute en cas pareil
Son bonheur à son industrie,
42 Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au sort.
Chose n'est ici plus commune :
45 Le bien nous le faisons, le mal c'est la Fortune,
On a toujours raison, le destin toujours tort.

FABLE XIV
LES DEVINERESSES

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

3 Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états ; tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice :

6 C'est un torrent ; qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours,
Cela fut et sera toujours.
Une femme à Paris faisait la Pythonisse.

9 On l'allait consulter sur chaque événement ;
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
12 Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;
Chez la Devineuse on courait,
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

15 Son fait consistait en adresse.
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait :

18 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,
Elle passait pour un oracle.

21 L'oracle était logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse,
Et sans avoir d'autre ressource,

24 Gagne de quoi donner un rang à son mari,
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli

27 D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Allait comme autrefois demander son destin :

30 Le galetas devint l'autre de la Sibylle.
L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire

33 Moi Devine ! on se moque ; eh messieurs, sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raison ; fallut deviner et prédire,

36 Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux Avocats.
Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :

39 Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat, et sa métamorphose :
Quand cette femme aurait dit vrai

42 Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué ; la vogue était passée
Au galetas ; ii avait le crédit :

45 L'autre femme se morfondit.
L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le Palais une robe mal mise

48 Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants ; demandez-moi pourquoi.

FABLE XV
LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
3 S'empara : c'est une rusée.
Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates un jour
6 Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour,
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
9 Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avait mis le nez à la fenêtre.
Ô Dieux hospitaliers, que vois-je ici paraître ?
12 Dit l'animal chassé du paternel logis :
Ô là, madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
15 Ou je vais avertir tous les Rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
18 C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.
Et quand ce serait un royaume
21 Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
24 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin alléguait la coutume et l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
27 Rendu maître et seigneur, et qui de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant est-ce une loi plus sage ?
30 Or bien sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,
33 Un Chat faisant la chattemite,
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
36 Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
39 Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose.
42 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
45 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits Souverains se rapportant aux Rois.

FABLE XVI
LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
3 Tête et Queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Après des Parques cruelles ;
6 Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
9 La Tête avait toujours marché devant la Queue.
La Queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
12 Je fais mainte et mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
15 Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
18 Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
21 Un poison prompt et puissant.
Enfin voilà ma requête :
C'est à vous de commander ;
24 Qu'on me laisse précéder
À mon tour ma sœur la Tête.
Je la conduirai si bien,
27 Qu'on ne se plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
30 Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors : et la guide nouvelle,
Qui ne voyait au grand jour
33 Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre.
36 Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.
Malheureux les États tombés dans son erreur.

FABLE XVII
UN ANIMAL DANS LA LUNE

Pendant qu'un Philosophe assure,
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
3 Un autre Philosophe jure,
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la Philosophie
6 Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi si l'on rectifie
9 L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe, et sur l'instrument,
12 Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
15 J'aperçois le soleil ; quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
18 Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine ;
21 L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur ;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref je démens mes yeux en toute sa machine.
24 Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âtre en toute occasion
Développe le vrai caché sous l'apparence.
27 Je ne suis point d'intelligence
Avec mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille tente à m'apporter les sons.
30 Quand l'eau courbe un bâton, ira raison le redresse,
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
33 Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
36 Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?

Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
39 Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
42 Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
45 Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
48 Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet ? le Monarque accourut :
Il favorise en Roi ces hautes connaissances.
51 Le Monstre dans la lune à Son tour lui parut.
C'était une Souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres.
54 On en rit. Peuple heureux, quand pourront les François
Se donner comme vous entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
57 C'est à nos ennemis de craindre les combats,
À nous de les chercher, certains que la victoire
Amante de Louis suivra partout ses pas.
60 Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés : nous goûtons des plaisirs :
63 La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir. Il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
66 A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
69 La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
Ô peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle
72 Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux-arts ?

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES

LIVRE 8

FABLE I LA MORT ET LE MOURANT

La mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avenir

3 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,

6 Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des Rois

9 Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.

12 Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La mort ravit tout sans pudeur.

15 Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et puisqu'il faut que je le die,

18 Rien où l'on soit moins préparé.
Un Mourant qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment

21 Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure

24 Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu,

27 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, à Déesse cruelle
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.

30 Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.

33 Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,

36 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait ;
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher et du mouvement,

39 Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :
Toute chose pour toi semble être évanouie :

42 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,

45 Ou morts, ou mourants, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique ;

48 Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.
La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge

51 On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?

54 Tu murmures, vieillard ; vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,

57 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE II
LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles de le voir,
3 Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
6 Chantait peu, dormait moins encore.
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
9 Le Savetier alors en chantant l'éveillait,
Et le Financier se plaignait,
Que les soins de la Providence
12 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
15 Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ? Ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
18 Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
21 J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
Et bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
24 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
27 Qu'il faut chommer ; on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
30 Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
33 Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
36 Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserme
L'argent et sa joie à la fois.
39 Plus de chant ; il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
42 Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
45 Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent : à la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.
48 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III
LE LION, LE LOUP, ET LE RENARD

Un Lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse :
3 Alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des Médecins ; il en est de tous arts :
6 Médecins au Lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
9 Le Renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du Roi
Son camarade absent ; le Prince tout à l'heure
12 Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et, sachant que le Loup lui faisait cette affaire :
15 Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère,
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
18 Mais j'étais en pèlerinage ;
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
21 Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite :
Vous ne manquez que de chaleur ;
24 Le long âge en vous l'a détruite :
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante ;
27 Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
30 S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le Roi goûte cet avis-là : On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa, Et de sa peau s'enveloppa ;
33 Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :
Faites si vous pouvez votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
36 Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière. Où l'on ne se pardonne rien.

FABLE IV
LE POUVOIR DES FABLES À M. DE BARILLON

- La qualité d'Ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
- 3 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces
légères ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
- 6 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
À démêler que les débats
- 9 Du Lapin et de la Belette :
Lisez-les, ne les lisez pas ;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
- 12 Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
- 15 J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
- 18 N'est-il point encore temps que Louis se repose ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle
- 21 oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit plein de souplesse,
- 24 Par éloquence, et par adresse,
Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons ; c'est beaucoup
- 27 Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens.
- 30 Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :
- 33 Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.
- 36 Dans Athène autrefois peuple vain et léger,
Un Orateur voyant sa patrie en danger,
- Courut à la Tribune ; et d'un art tyrannique,
39 Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas : l'Orateur recourut
- 42 A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
- 45 Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles,
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter.
- 48 Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
- 51 Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'Anguille et l'Hirondelle.
Un fleuve les arrête ; et l'Anguille en nageant,
- 54 Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
- 57 Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfants son peuple s'embarrasse
- 60 Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
- 63 A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'Orateur :
- 66 Un trait de fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-
même,
- 69 Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,
- 72 Le monde est vieux, dit-on, je le crois, cependant
Il le faut amuser encore comme un enfant.

FABLE V
L'HOMME ET LA PUCE

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux :
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.

3 Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes

Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,

6 À chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

9 Un Sot par une Puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.

Hercule, ce dit-il, tu devais bien purger

12 La terre de cette Hydre au printemps revenue.

Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue

Tu n'en perdes la race afin de me venger ?

15 Pour tuer une Puce il voulait obliger

Ces Dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

FABLE VI
LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pèse tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux Dames :
3 Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un Mari s'écria
6 La nuit étant près d'elle : Ô Dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus ; on me déchire ;
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! D'un œuf ? Oui, le voilà
9 Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :
On m'appellerait Poule. Enfin n'en parlez pas.
La Femme neuve sur ce cas,
12 Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
15 Avec les ombres de la nuit.
L'Épouse indiscreète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé :
18 Et de courir chez sa voisine.
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé :
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre.
21 Mon Mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
24 Vous moquez-vous ? dit l'autre. Ah, vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La Femme du pondeur s'en retourne chez elle.
27 L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
30 Ce n'est pas encore tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait,
Précaution peu nécessaire, Car ce n'était plus un secret.
33 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant, Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

FABLE VII
LE CHIEN QUI PORTE À SON COU LE DÎNÉ DE SON MAÎTRE

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :

3 Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.
Certain Chien qui portait la pitance au logis

6 S'était fait un collier du dîné de son maître.
Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyait un mets exquis :

9 Mais enfin il l'était et tous tant que nous sommes
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange on apprend la tempérance aux chiens,

12 Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un Mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.

15 Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.

18 Grand combat. D'autres Chiens arrivent ;
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public et craignent peu les coups.

21 Notre Chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part. Et lui sage, il leur dit :

24 Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous happe un morceau.

27 Et chacun de tirer, le Mâtin, la canaille
A qui mieux mieux ; ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau. Je crois voir en ceci l'image d'une ville,

30 Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands, Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple. Et c'est un passe-temps

33 De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux par des raisons frivoles
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,

36 On lui fait voir qu'il est un sot. Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

FABLE VIII
LE RIEUR ET LES POISSONS

On cherche les Rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
3 Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
6 Introduire un ; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.
Un fileur était à la table
9 D'un Financier ; et n'avait en son coin
Que de petits poissons ; tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
12 Et puis il feint à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
15 Le fileur alors d'un ton sage
Dit qu'il craignait qu'un sien ami
Pour les grandes Indes parti,
18 N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informait donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
21 À savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauraient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
24 De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin, il les sut engager
27 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
30 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
Les anciens du vaste empire.

FABLE IX
LE RAT ET L'HUÎTRE

Un Rat hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares paternels un jour se trouva soû.
3 Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case,
6 Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase.
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
9 Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétyhs sur la rive
Avait laissé mainte Huître ; et notre Rat d'abord
12 Crut voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire :
Il n'osait voyager, craintif au dernier point :
15 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenait ces choses,
18 Et les disait à travers champs ;
N'étant pas de ces Rats qui les livres rongeurs
Se font savants jusques aux dents.
21 Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte, et bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
24 Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût à la voir nompereil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille :
27 Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille ;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
30 Là-dessus maître Rat plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs ; car l'Huître tout d'un coup
33 Se referme, et voilà ce que fait l'ignorance.
Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement :
36 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement :
Et puis nous y pouvons apprendre, Que tel est pris qui croyait prendre.

FABLE X
L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
3 Nouveau Bellérophon vivait seul et caché :
Il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés :
6 Il est bon de parler, et meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
9 Dans les lieux que l'Ours habitait,
Si bien que tout Ours qu'il était
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
12 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
15 Il aimait les jardins, était Prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore :
Ces deux emplois sont beaux. Mais je voudrais parmi
18 Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre ;
De façon que, lassé de vivre
21 Avec des gens muets notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'Ours porté d'un même dessein
24 Venait de quitter sa montagne :
Tous deux par un cas surprenant
Se rencontrent en un tournant.
27 L'homme eut peur : mais comment esquiver ; et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux. Il sut donc dissimuler sa peur.
30 L'Ours très mauvais complimenteur
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
33 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les Ours le manger ordinaire ;
36 Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
39 Et bien qu'on soit à ce qu'il semble
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots
42 L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
45 D'être bon émoucheur, écartait du visage
De son ami dormant, ce parasite ailé,
Que nous avons mouche appelé.
48 Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'Ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
51 Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussitôt fait que dit ; le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
54 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur :
Roide mort étendu sur la place il le couche.
57 Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

FABLE XI
LES DEUX AMIS

Deux vrais Amis vivaient au Monomotapa :
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre :
3 Les amis de ce pays-là
Valent bien dit-on ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
6 Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les Valets :
9 Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme ;
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
12 De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
15 En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle
18 Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle ?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
21 Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.
24 Qui d'eux aimait le mieux ? que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose.
27 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
30 Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII
LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON

Une Chèvre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés sur même char s'en allaient à la foire :
3 Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le Charton n'avait pas dessein
6 De les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent Bouchers à ses trousses.
9 C'était une clameur à rendre les gens sourds :
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
12 Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi ?
15 Ces deux personnes-ci plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
18 Il est sage. Il est un sot,
Repartit le Cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait comme moi, du haut de son gosier,
21 Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
24 La Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine.
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi qui ne suis bon
27 Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.
Dom Pourceau raisonnait en subtil personnage :
30 Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

FABLE XIII
TIRCIS ET AMARANTE
POUR Mlle DE SILLERY

J'avais Ésope quitté
3 Pour être tout à Boccace :
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
6 Des fables de ma façon ;
Or d'aller lui dire non,
Sans quelque valable excuse,
9 Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
12 Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car afin que l'on le sache,
15 C'est Sillery qui s'attache
À vouloir que de nouveau
Sire Loup, sire Corbeau
18 Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout ;
Peu de gens en leur estime
21 Lui refusent le haut bout ;
Comment le pourrait-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
24 Mes contes à son avis
Sont obscurs ; les beaux esprits
N'entendent pas toute chose :
27 Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose.
Amenons des Bergers, et puis nous rimerons
30 Ce que disent entre eux les Loups et les Moutons.
Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
33 Qui nous plaît et qui nous enchante
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal :
Souffrez qu'on vous le communique ;
36 Croyez-moi ; n'ayez point de peur ;
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
39 Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son
nom ?
42 L'amour. Ce mot est beau : dites-moi quelques
marques
À quoi je le pourrai connaître : que sent-on ?
45 Des peines près de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
48 Se mire-t-on près un rivage ?
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient et qui suit en tous lieux :
51 Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un Berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
54 On soupire à son souvenir :
On ne sait pas pourquoi ; cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encore qu'on le désire.
57 Amarante dit à l'instant :
Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.

60 Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
63 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.
Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
66 Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV
LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du Lion mourut :
3 Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de consolation,
6 Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa Province
Que les obsèques se feraient
9 Un tel jour, en tel lieu ; ses Prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
12 Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
15 Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à son exemple
Rugir en leurs patois messieurs les Courtisans.
18 Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
21 Tâchent au moins de le paraître,
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
24 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire
Le Cerf ne pleura point, comment eût-il pu faire ?
27 Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
30 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du Roi Lion :
33 Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
36 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
39 Ce traître à ses augustes mânes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
42 Votre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
45 Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Élyséens j'ai goûté mille charmes,
48 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
J'y prends plaisir. À peine on eut oui la chose,
51 Qu'on se mit à crier miracle, apothéose.
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,
54 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Es goberont l'appât, vous serez leur ami.

FABLE XV
LE RAT ET L'ÉLÉPHANT

Se croire un personnage est fort commun en France.
On y fait l'homme d'importance,
3 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
C'est proprement le mal françois.
La sottise vanité nous est particulière.
6 Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.
Leur orgueil me semble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
9 Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.
Un Rat des plus petits voyait un Éléphant
12 Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
15 Sur l'animal à triple étage
Une Sultane de renom,
Son Chien, son Chat, et sa Guenon,
18 Son Perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le Rat s'étonnait que les gens
21 Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants.
24 Mais qu'admirez-vous tant en lui vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
27 D'un grain moins que les Éléphants.
Il en aurait dit davantage ;
Mais le Chat sortant de sa cage
30 Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un Rat n'est pas un Éléphant.

FABLE XVI L'HOROSCOPE

- On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
- 3 Un Père eut pour toute lignée
Un Fils qu'il aimait trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
- 6 Les Diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des Lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge :
- 9 Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le Père pour venir à bout
D'une précaution sur qui roulait la vie
- 12 De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait sans sortir contenter son envie,
- 15 Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
- 18 Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint : mais, quoi qu'on fasse,
- 21 Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
- 24 À peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
- 27 Il savait le sujet des fatales défenses ;
Et comme ce logis plein de magnificences
Abondait partout en tableaux,
- 30 Et que la laine et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
- 33 En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émut, voyant peint un Lion.
Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
- 36 Dans l'ombre et dans les fers. A ces mots, il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
- 39 Sous la tapisserie un clou se rencontra.
Ce clou le blesse ; il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête
- 42 Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuit au Poète Eschyle.
- 45 Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
- 48 Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les
cieux.
Un Aigle qui portait en l'air une Tortue
- 51 Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
- 54 Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.
De ces exemples il résulte
- 57 Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte ;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
- 60 Je ne crois point que la nature
Se soit liée les mains, et nous les lie encore,
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
- 63 Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
- 66 Ce Berger et ce Roi sont sous même planète ;
L'un d'eux porte le sceptre et l'autre la houlette :
Jupiter le voulait ainsi.
- 69 Qu'est-ce que Jupiter ?
Un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence
- 72 Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
- 75 Percer Mars, le soleil, et des vides sans fin ?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?
- 78 L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu ;
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
- 81 L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
- 84 De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie,
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
- 87 Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de notre vie !
Il ne se faut point arrêter
- 90 Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien. Tout aveugle et menteur qu'est cet art,
- 93 Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVII
L'ÂNE ET LE CHIEN

Il se faut entraider, c'est la loi de nature :
L'Âne un jour pourtant s'en moqua :
3 Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il allait par pays accompagné du Chien,
6 Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit ; l'Âne se mit à
9 paître :
Il était alors dans un pré,
Dont l'herbe était fort à son gré.
12 Point de chardons pourtant ; il s'en passa
pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
15 Et faute de servir ce plat
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en sut enfin
18 Passer pour cette fois. Le Chien mourant
de faim
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te
21 prie ;
Je prendrai mon dîné dans le panier au
pain.
24 Point de réponse, mot ; le Roussin
d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
27 Il ne perdit un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
30 D'attendre que ton maître ait fini son
sommeil ;
Car il te donnera sans faute à son réveil,
33 Ta portion accoutumée.
Il ne saurait tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
36 Sort du bois, et s'en vient ; autre bête
affamée.
L'Âne appelle aussitôt le Chien à son
39 secours.
Le Chien ne bouge, et dit : Ami, je te
conseille
42 De fuir en attendant que ton maître
s'éveille ;
Il ne saurait tarder ; détale vite, et cours.
45 Que si ce Loup t'atteint, casse-lui la
mâchoire.
On t'a ferré de neuf ; et si tu me veux
48 croire,

Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau
discours,

51 Seigneur Loup étrangla le Baudet sans
remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.

FABLE XVIII
LE BASSA ET LE MARCHAND

Un Marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un Bassa l'appuyait ;
3 De quoi le Grec en Bassa le payait,
Non en Marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,
6 Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance
Lui vont offrir leur support en commun.
9 Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;
12 Et le Bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
15 Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder. Sinon ces gens unis
18 Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poison l'envoira protéger
21 Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre ; et plein de confiance
24 Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table : on vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
27 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
30 Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
33 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi. Sans tant de dialogue,
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
36 Je ne te veux conter qu'un apologue.
Il était un Berger, son Chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
39 D'un Dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau
Donner cet animal au Seigneur du village.
42 Lui Berger pour plus de ménage
Aurait deux ou trois Mâtineaux,
Qui lui dépensant moins veilleraient aux troupeaux
45 Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois : mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
48 Quand les Loups livraient des combats.
Le Berger s'en défait : il prend trois Chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
51 Le troupeau s'en sentit, et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
54 Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
57 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

FABLE XIX
L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux Bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend.
3 L'un était pauvre, mais habile,
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
6 Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
9 C'était tout homme sot ; car pourquoi
révéler
Des biens dépourvus de mérite ?
12 La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
15 Vous vous croyez considérable ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire
18 incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième
chambre,
21 Vêtus au mois de juin comme au mois de
décembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre
24 seulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien :
27 Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de
bien.
30 Nous en usons, Dieu sait : notre plaisir
occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
33 Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
36 Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
39 La guerre le vengea bien mieux qu'une
satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens
42 habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville :
L'ignorant resta sans asile ; Il reçut partout
45 des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur
nouvelle.
48 Cela décida leur querelle. Laissez dire les
sots ; le savoir a son prix.

FABLE XX
JUPITER ET LES TONNERRES

Jupiter voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs :
3 Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
6 Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux Enfers :
Amène-moi la Furie
9 La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
12 Jupiter ne tarda guère
À modérer son transport.
Ô vous, Rois, qu'il voulut faire
15 Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colère
Et l'orage qui la suit
18 L'intervalle d'une nuit.
Le Dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
21 Alla voir les noires Sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
24 L'impitoyable Aleçon.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
27 Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des Déités de là-bas.
30 Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie, et pourtant
vient du seul Jupiter.

33 Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
36 Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte ;
39 Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité.
Tout père frappe à côté.
42 Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit :
45 Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages ;
48 Ils seraient sûrs. On sourit :
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât pour le mieux
51 A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan entreprit l'affaire.
54 Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.
L'un jamais ne se fourvoie,
57 Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours ;
60 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte :
Bien souvent même il se perd,
Et ce dernier en sa route
63 Nous

FABLE XXI
LE FAUCON ET LE CHAPON

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
3 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le Chien de Jean de Nivelles.
Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,
6 Était sommé de comparaître
Par-devant les Lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
9 Tous les gens lui criaient pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit : mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissait les gens, crier :
12 Serviteur, disait-il, votre appât est grossier ;
On ne m'y tient pas ; et pour cause.
Cependant un Faucon sur sa perche voyait
15 Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
18 Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait le lendemain être d'un grand soupé,
Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la Volaille
21 Se serait passée aisément.
L'Oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
24 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre ?
27 Il t'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon ; mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau ?
30 Reviendrais-tu pour cet appât :
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
33 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche. Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
36 Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

FABLE XXII
LE CHAT ET LE RAT

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste-oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
3 Dame Belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
6 Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
9 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet ; il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon Chat de crier, et le Rat d'accourir,
12 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie.
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le Pauvre Chat dit : Cher ami,
15 Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit.
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
18 M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens par amour singulière
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
21 Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux Dieux.
J'allais leur faire ma prière ;
Comme tout dévot Chat en use les matins.
24 Ce réseau me retient ; ma vie est en tes mains :
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le Rat.
27 Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
30 Envers et contre tous je te protégerai,
Et la Belette magerai
Avec l'époux de la Chouette.
33 Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : Idiot !
Puis il s'en va vers sa retraite.
La Belette était près du trou.
36 Le Rat grimpe plus haut ; il y voit le Hibou ;
Dangers de toutes parts ; le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, et fait en sorte
39 Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant.
42 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui se tenait alerte et sur ses gardes.
45 Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
Me fait injure. Tu regardes
Comme ennemi ton allié.
48 Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
51 Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
54 Qu'a faite la nécessité.

FABLE XXIII
LE TORRENT ET LA RIVIÈRE

Avec grand bruit et grand fracas
Un Torrent tombait des montagnes :
3 Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas,
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
6 Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs, et se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
9 Ce n'était que menace, et bruit, sans profondeur ;
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
12 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une Rivière dont le cours
15 Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
18 Il entre, et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
21 Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.
24 Les gens sans bruit sont dangereux ;
Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE XXIV
L'ÉDUCATION

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
3 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;
6 Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
9 Nomma celui-ci Laridon :
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu,
12 Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fit en ses enfants dégénérer son sang :
15 Laridon négligé témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
18 Tournebroches par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyants les hasards,
Peuple antipode des Césars.
21 On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère :
Faute de cultiver la nature et ses dons ;
24 Ô combien de Césars deviendront Laridons !

FABLE XXV
LES DEUX CHIENS ET L'ÂNE MORT

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères :

3 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires

6 Peuvent loger sous même toit.
À l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées

9 Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux le Chien se pique d'être

12 Soigneux et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux Mâtins qui dans l'éloignement

15 Virent un Âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.

18 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un Bœuf, un Cheval ?
Hé qu'importe quel animal ?

21 Dit l'un de ces Mâtins ; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir ; car le trajet est grand ;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.

24 Buvons toute cette eau, notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera

27 Provision pour la semaine.
Voilà mes Chiens à boire ; ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant

30 Qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti. Quand un sujet l'enflamme
L'impossibilité disparaît à son âme.

33 Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?
Si j'arrondissais mes États

36 Si je pouvais remplir mes coffres de ducats
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire
Tout cela, c'est la mer à boire ;

39 Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit
Il faudrait quatre corps ; encore loin d'y suffire

42 À mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalems bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

FABLE XXVI
DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS

Que j'ai toujours haï les penseurs du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire ;
3 Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
6 Son pays le crut fou : Petits esprits ! mais quoi ?
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.
9 L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
12 À venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
15 Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
18 De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
21 Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats ;
24 Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :
27 Cependamment il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ; Hippocrate arriva dans le temps
30 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
33 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
36 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
39 Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
42 Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.
45 Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
48 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

FABLE XXVII
LE LOUP ET LE CHASSEUR

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
3 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
6 Ne dira-t il jamais : C'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami ; tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
9 Jouis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
Eh mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
12 A celui du Chasseur et du Loup de ma fable.
Le premier, de son arc, avait mis bas un Daim.
Un Faon de Biche passe, et le voilà soudain
15 Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête ; un Daim avec un Faon,
Tout modeste Chasseur en eût été content :
18 Cependant un Sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encore notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
21 Avec peine y mordaient ; la Déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
24 C'était assez de biens ; mais quoi, rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le Porc revient à soi, l'Archer
27 Voit le long d'un sillon une Perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.
30 Le Sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps ;
Et la perdrix le remercie.
33 Cette part du récit s'adresse au convoiteux :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.
Un Loup vit, en passant, ce spectacle piteux.
36 Ô Fortune, dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
39 (Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
42 Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite
45 De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette
48 Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.
Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun ;
51 La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES

LIVRE 9

FABLE I LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE

- Grâce aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux.
- 3 Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le Loup en langue des Dieux
- 6 Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Bêtes à qui mieux mieux
Y font divers personnages ;
- 9 Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
- 12 La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des Trompeurs, des Scélérats,
- 15 Des Tyrans, et des Ingrats,
Mainte imprudente Pécore,
Force Sots, force Flatteurs ;
- 18 Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
- 21 S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement
- 24 Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous tant que nous sommes
Nous mentionnons, grand et petit,
- 27 Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
- 30 Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait.
Le doux charme de maint songe
- 33 Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité
- 36 L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut :
- 39 Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
- 42 Payé par son propre mot,
Est d'un méchant, et d'un sot.
Voici le fait. Un Trafiquant de Perse
- 45 Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
- 48 Votre fer ? Il n'est plus. J'ai regret de vous dire
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ? Un grenier
- 51 A toujours quelque trou. Le Trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
- 54 Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie :
- 57 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie ;
Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
- 60 On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
- Le Marchand repartit : Hier au soir sur la brune
Un Chat-huant s'en vint votre fils enlever.
63 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proie ?
- 66 Mon fils en un besoin eût pris le Chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux vous dis-je,
- 69 Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
- 72 Que les Chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul Rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?
- 75 L'autre vit où tendait cette feinte aventure.
Il rendit le fer au Marchand
Qui lui rendit sa géniture.
- 78 Même dispute advint entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope.
- 81 Tout est géant chez eux. Écoutez-les l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
- 84 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
- 87 On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
- 90 De vouloir par raison combattre son erreur ;
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

FABLE II LES DEUX PIGEONS

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux s'ennuyant au logis
3 Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
6 Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les
9 travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
12 Encore si la saison s'avancait davantage !
Attendez les zéphyr. Qui vous presse ? Un
Corbeau
15 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque
Oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
18 Que Faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il
pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
21 Bon soupé, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
24 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme
27 satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en
point
30 Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
33 Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint ;
Vous y croirez être vous-même.
36 A ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
39 Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein il part tout morfondu,
42 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de
pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
45 Voit un Pigeon auprès ; cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris ; ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
48 Le las était usé ; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'Oiseau le rompt
enfin.

51 Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
54 Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le Vautour s'en allait le lier, quand des nues
57 Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
60 Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
63 Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d'à moitié
La Volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
66 Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
69 Que bien que mal elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
72 De combien de plaisirs ils payèrent leurs
peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous
75 voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines ;
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours
78 beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le
81 reste ;
J'ai quelquefois aimé ! je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
84 Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux. De
87 l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère, Je servis,
engagé par mes premiers
90 serments. Hélas ! quand reviendront de
semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si
93 charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme
inquiète ?
96 Ah si mon cœur osait encore se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

FABLE III
LE SINGE ET LÉOPARD

Le Singe avec le Léopard

Gagnaient de l'argent à la foire :

3 Ils affichaient chacun à part.

L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le Roi m'a voulu voir ;

6 Et si je meurs il veut avoir

Un manchon de ma peau ; tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,

9 Et vergetée, et mouchetée.

La bigarrure plaît ; partant chacun le vit.

Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.

12 Le Singe de sa part disait : Venez de grâce,

Venez messieurs. Je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

15 Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement ;

Moi, je l'ai dans l'esprit : votre serviteur Gille,

Cousin et gendre de Bertrand,

18 Singe du Pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ;

21 Car il parle, on l'entend ; il sait danser, baller,

Faire des tours de toute sorte,

Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs !

24 Non messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents

Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le Singe avait raison ; ce n'est pas sur l'habit

27 Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :

L'une fournit toujours des choses agréables ;

L'autre en moins d'un moment lasse les regardants.

30 Ô ! que de grands Seigneurs, au Léopard semblables

N'ont que l'habit pour tous talents !

FABLE IV
LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, et l'aller parcourant,
3 Dans les Citrouilles je la trouve.
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros, et sa tige menue :
6 A quoi songeait, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette Citrouille-là :
Hé parbleu, je l'aurais pendue
9 A l'un des chênes que voilà.
C'eût été justement l'affaire ;
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
12 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton Curé ;
Tout en eût été mieux ; car pourquoi par exemple
15 Le Gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris ; plus je contemple
18 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
21 On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe ; le nez du dormeur en pâtit.
24 Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
Il trouve encore le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage ;
27 Oh, oh, dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
30 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose,
33 Garo retourne à la maison.

FABLE V
L'ÉCOLIER,
LE PÉDANT ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN

Certain enfant qui sentait son collègue,
Doublement sot, et doublement fripon,
3 Par le jeune âge, et par le privilège
Qu'ont les Pédants de gêner la raison,
Chez un voisin dérobaient, ce dit-on,
6 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur, les autres le rebut.
9 Chaque saison apportait son tribut :
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
12 Un jour dans son jardin il vit notre Écolier
Qui grimant sans égard sur un arbre fruitier
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
15 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
18 Envoya faire plainte au Maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants.
Voilà le verger plein de gens
21 Pires que le premier. Le Pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
24 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtement
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
27 Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
30 Eut le temps de gêner en cent lieux le jardin.
Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
33 Et ne sais bête au monde pire
Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
36 Ne me plairait aucunement.

FABLE VI
LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un Statuaire en fit l'emptette.
3 Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ?
Il sera Dieu : même je veux
6 Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez humains. Faites des vœux ;
Voilà le maître de la terre.
9 L'Artisan exprima si bien
Le caractère de l'Idole
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
12 A Jupiter que la parole.
Même l'on dit que l'Ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
15 Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.
A la faiblesse du Sculpteur
18 Le Poète autrefois n'en dut guère,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.
21 Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
24 Qu'on ne fâche point leur poupée.
Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
27 L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.
Ils embrassaient violemment
30 Les intérêts de leur chimère.
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.
33 Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
36 Il est de feu pour les mensonges.

FABLE VII
LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE

- Une Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
- 3 Mais un Bramin le fit ; je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La Souris était fort froissée :
- 6 De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple bramin
Le traite en frère ; ils ont en tête
- 9 Que notre âme au sortir d'un Roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort. C'est là l'un des points de leur loi.
- 12 Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
De prier un Sorcier qu'il logeât la Souris
- 15 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une Fille
De l'âge de quinze ans, et telle, et si gentille,
- 18 Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encore qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.
- 21 Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
- 24 En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
- 27 C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
- 30 Je vous conseille de le prendre.
Eh bien, dit le Bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? Hélas non ; car le vent
- 33 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
Le Bramin fâche s'écria :
- 36 Ô vent donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle.
Il accourait : un mont en chemin l'arrêta.
- 39 L'éteuf passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurais une querelle
- Avec le Rat, et l'offenser
- 42 Ce serait être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de Rat la Damoiselle
Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux.
- 45 Un Rat ! un Rat ; c'est de ces coups
Qu'amour fait, témoin telle et telle :
Mais ceci soit dit entre nous.
- 48 On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
- 51 Car quel époux n'est point au soleil préférable
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce ? elle le mord pourtant.
- 54 Le Rat devait aussi renvoyer pour bien faire
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
- 57 De cet argument circulaire
Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté ;
Le soleil eût joui de la jeune beauté.
- 60 Revenons s'il se peut à la métempsychose :
Le sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
- 63 Je prends droit là-dessus contre le Bramin même :
Car il faut selon son système
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
- 66 Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe ;
Mais agissant diversement
- 69 Selon l'organe seulement
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
- 72 Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au soleil, un Rat eut sa tendresse ?
Tout débattu, tout bien pesé,
- 75 Les âmes des Souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin
- 78 C'est-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII
LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Jamais auprès des fous ne te mets à portée.
Je ne te puis donner un plus sage conseil.

3 Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours.

6 Le Prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.
Un Fol allait criant par tous les carrefours

9 Qu'il vendait la sagesse ; et les mortels crédules
De courir à l'achat : chacun fut diligent.
On essayait force grimaces ;

12 Puis on avait pour son argent
Avec un bon soufflet un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient, mais que leur servait-il ?

15 C'étaient les plus moqués ; le mieux était de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.

18 De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant

21 De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

24 Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui sans hésiter davantage
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.

27 Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront pour l'ordinaire
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs

30 De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé ; ce Fou vend la sagesse.

FABLE IX
L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une Huître que le flot y venait d'apporter :
3 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
6 L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
9 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
12 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous sur ma vie.
Et bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.
15 Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'Huître, et la gruge,
18 Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
21 Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
24 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

FABLE X
LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Autrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire ;
3 On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
6 Est imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
9 Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors de quelque trait encore.
Certain Loup, aussi sot que le Pêcheur fut sage,
12 Trouvant un Chien hors du village,
S'en allait l'emporter ; le Chien représenta
Sa maigreur : çà ne plaise à votre seigneurie
15 De me prendre en cet état-là ;
Attendez, mon maître marie
Sa fille unique. Et vous jugez
18 Qu'étant de noce, il faut, malgré moi que j'engraisse.
Loup le croit, le Loup le laisse ;
Le Loup, quelques jours écoulés,
21 Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle était au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
24 Ami, je vais sortir. Et, si tu veux attendre,
Le Portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi.
27 Ce Portier du logis était un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au Portier,
30 Dit-il ; et de courir. Il était fort agile ;
Mais il n'était pas fort habile ;
Ce Loup ne savait pas encore bien son métier.

FABLE XI
RIEN DE TROP

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
3 Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.
6 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
9 En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
12 L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
15 Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant que le Ciel permit aux loups
18 D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le Ciel permit aux humains
21 De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
24 A se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
27 Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

FABLE XII
LE CIERGE

C'est du séjour des Dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
3 Au mont Hymette, et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
6 Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
9 N'eurent plus que la cire, on lit mainte bougie ;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
12 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et nouvel Empédocle aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
15 Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné ;
Ce Cierge ne savait grain de philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
18 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII
JUPITER ET LE PASSAGER

Ô combien le péril enrichirait les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
3 Mais le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
6 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh qu'est-ce donc que le tonnerre ?
9 Comment appelez-vous ces avertissements ?
Un Passager pendant l'orage
Avait voué cent Bœufs au vainqueur des Titans.
12 Il n'en avait pas un : vouer cent Éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
15 Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà :
C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.
18 La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,
21 Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu :
24 Il trouva des voleurs, et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
27 Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
30 Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

FABLE XIV
LE CHAT ET LE RENARD

Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.

3 C'étaient deux vrais Tartufs, deux archipatelins,
Deux francs Patte-pelus qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,

6 S'indemnisait à qui mieux mieux.
Le chemin était long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.

9 La dispute est d'un grand secours ;
Sans elle on dormirait toujours.
Nos Pèlerins s'égosillèrent.

12 Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile :

15 En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

18 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.

21 Le Chat dit au Renard : Fouille en ton sac, ami :
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr. Pour moi, voici le mien.

24 A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut

27 Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles ;
Et ce fut partout sans succès :

30 La fumée y pourvut ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux Chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

33 Le trop d'expédients peut gêner une affaire ;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

FABLE XV
LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR

Un Mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa Femme,
3 Bien qu'il fût jouissant se croyait malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur et gracieux,
6 Mot d'amitié, ni doux sourire,
Défiant le pauvre sire,
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
9 Je le crois, c'était un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que content de sa destinée
12 Il n'en remerciât les Dieux ;
Mais quoi ? Si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
15 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre Épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son Mari de sa vie,
18 Il en faisait sa plainte une nuit. Un Voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand-peur
21 Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son Époux.
Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
24 Me serait inconnu. Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
27 Gens honteux ni fort délicats :
Celui-ci lit sa main. J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
30 C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion.
Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte :
J'en ai pour preuve cet amant
33 Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;
36 Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle.

FABLE XVI
LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES

Un Homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
3 C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère ;
6 Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire,
Genre de mort qui ne dit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
9 Dans cette intention, une vieille mesure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
12 Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
15 Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
18 Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'Homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
21 Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
Je ne me pendrai pas ? Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
24 Le lacs était tout prêt, il n'y manquait qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être
27 Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
30 Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
33 Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
36 Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit. De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit. S'y devait le moins attendre.

FABLE XVII
LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un Singe, et l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun Maître.
3 D'animaux malfaisants c'était un très bon plat ;
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté ?
6 L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage.
Bertrand déroba tout ; Raton de son côté
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
9 Un jour au coin du feu nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons ;
Les escroquer était une très bonne affaire :
12 Nos galands y voyaient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
15 Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marrons ; si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
18 Certes marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,
21 Écarte un peu la cendre, et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
24 Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.
27 Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des Provinces,
30 Pour le profit de quelque Roi.

FABLE XVIII
LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Après que le Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
3 Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
6 Aussi bien que manger en qui n'a que le son ?
Écoutez plutôt ma chanson ;
Je vous raconterai Térée et son envie.
9 Qui, Térée ? Est-ce un mets propre pour les Milans ?
Non pas, c'était un Roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle :
12 Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui réplique :
15 Vraiment, nous voici bien : lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra,
18 Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un Milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE XIX
LE BERGER ET SON TROUPEAU

Quoi toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
3 Toujours le Loup m'en goberai
J'aurai beau les compter : ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin ;
6 Robin Mouton qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
9 Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin Mouton !
12 Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
15 Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les Loups.
18 Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
21 Qui nous a pris Robin Mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
24 Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
27 Ce n'était pas un Loup, ce n'en était que l'ombre.
Haranguez de méchants soldats,
Ils promettent de faire rage ;
30 Mais au moindre danger adieu tout leur courage :
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FABLE XX
LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF

Deux Rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un Œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce !
3 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.
Pleins d'appétit, et d'allégresse,
Ils allaient de leur Œuf manger chacun sa part,
6 Quand un quidam parut. C'était maître Renard ;
Rencontre incommode et fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer,
9 Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
12 Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
15 L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis malgré quelques heurts, et quelques mauvais pas,
18 L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aïlle soutenir après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.
21 Pour moi si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
24 Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal
27 Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière,
30 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encore
33 Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme en s'épurant peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée, et sort-il pas de l'or
36 Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
39 Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort :
42 Nous aurions un double trésor ;
L'un cette âme pareille. en tout-tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
45 Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;
L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
48 Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
51 Ne finirait jamais quoique ayant commencé,
Choses réelles quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
54 Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière ;
L'organe étant plus fort, la raison percerait
57 Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

DISCOURS À MME DE LA SABLÈRE

Iris, je vous louerais, il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
3 En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
6 Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;
Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
9 Le Nectar que l'on sert au Maître du Tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
12 D'autres propos chez vous récompensent ce point,
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses :
15 Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance :
18 La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon. Je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
21 C'est un parterre, où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
24 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine Philosophie
27 Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oui parler ? Ils disent donc
30 Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
33 Telle est la montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein ;
36 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La première y meut la seconde,
Une troisième suit, elle sonne à la fin.
39 Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
42 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
45 Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
48 De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse. joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états
51 Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.

Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
3 Descartes ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
6 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
9 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
12 La bête ne réfléchirait
Sur l'objet, ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
15 Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. Cependant, quand au bois
18 Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
21 A confondre, et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
24 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
27 Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort ;
30 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.
Quand la Perdrix
Voit ses petits
33 En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encore par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
36 Attirant le Chasseur, et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,
Et puis quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
39 Elle lu, dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la suit.
Non loin du Nord il est un monde
42 Où l'on sait que les habitants
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
45 Je parle des humains ; car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
48 Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier ;
Après un lit de bois, est un lit de mortier.
51 Chaque Castor agit ; commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
3 De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
6 Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir ;
Jusqu'à présent tout leur savoir
9 Est de passer l'onde à la nage.
Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;
12 Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
15 Je vais citer un prince aimé de la victoire ;
Son nom seul est un mur à l'Empire ottoman ;
C'est le Roi polonais. Jamais un Roi ne ment.
18 Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
21 En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
24 Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
27 Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
30 Exercent de ces animaux
Le bon sens, et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
33 Rendre Homère. Ah s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure !
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
36 Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle,
39 Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
42 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
45 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
48 Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;
51 Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
3 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point : je vois l'outil
6 Obéir à la main, mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?
Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.
9 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :
L'impression se fait. Le moyen, je l'ignore :
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
12 Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
15 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
18 Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante respire :
21 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES
LIVRE 10

FABLE I L'HOMME ET LA COULEUVRE

- Un Homme vit une Couleuvre.
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
- 3 Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
- 6 Et non l'Homme, on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le Serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac, et, ce qui fut le pire,
- 9 On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
- 12 Symbole des ingrats, être bon aux méchants
C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent en sa langue
- 15 Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?
- 18 Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice
- 21 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice ;
Selon ces lois condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
- 24 En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
- 27 Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrais décider ; car ce droit m'appartient ;
- 30 Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.
Une Vache était là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas est proposé ; c'était chose facile :
- 33 Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La Couleuvre a raison ; pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
- 36 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines ;
- 39 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée, et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
- 42 Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe ; s'il voulait encore me laisser paître !
Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
- 45 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'Homme tout étonné d'une telle sentence
- 48 Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
- 51 Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
- 54 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui revenant sur soi ramenait dans nos plaines
- 57 Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux.
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
- 60 Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,
- On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des Dieux.
- 63 Ainsi parla le Bœuf. L'Homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
- 66 Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
- 69 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
- 72 Il courbait sous les fruits ; cependant pour salaire
Un rustre l'abattait, c'était là son loyer ;
Quoique pendant tout l'an libéral il nous donne
- 75 Ou des fleurs au printemps ; ou du fruit en automne ;
L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée ?
- 78 De son tempérament il eût encore vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
- 81 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du sac et du Serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
- 84 On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense : ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes, et gens,
- 87 Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
- 90 Parler de loin ; ou bien se taire.

FABLE II
LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une Tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
3 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la Commère
6 Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
Voyez-vous ce large chemin ?
9 Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
12 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
15 La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les Oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
18 Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
21 La Tortue enlevée on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
24 Justement au milieu de l'un et l'autre Oison.
Miracle, criait-on. Venez voir dans les nues
Passer la Reine des Tortues.
27 La Reine : vraiment oui ; je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
30 Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.
33 Imprudence, babil, et sottise vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage.
36 Ce sont enfants tous d'un lignage.

FABLE III
LE POISSON ET LE CORMORAN

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
3 Viviers et réservoirs lui payaient pension :
Sa cuisine allait bien ; mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
6 La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
9 N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
12 Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une Écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
15 Porter un avis important
A ce peuple. Il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
18 L'Écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émute.
On court, on s'assemble, on députe
21 A l'Oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Êtes-vous sûr de cette affaire ?
24 N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
27 L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connût les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
30 Un vivier que nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
33 On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
36 Là Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
39 Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
42 En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part ;
45 Qu'importe qui vous mange ? homme ou loup, toute panse
Me paraît une à cet égard ;
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
48 Ce n'est pas grande différence.

FABLE IV
L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE

Un Pince-maille avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance.
3 L'avarice compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire ;
6 Car il en voulait un. Et voici sa raison.
L'objet lente ; il faudra que ce monceau s'altère,
Si je le laisse à la maison :
9 Moi-même de mon bien je serai le larron.
Le larron : quoi, jouir, c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême ;
12 Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
15 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver
Ôtent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
18 Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;
Il aima mieux la terre, et prenant son Compère,
21 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le gîte.
24 Soupçonnant à bon droit le Compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encore
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
27 Le Compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.
30 Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir
33 Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.
Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

FABLE V
LE LOUP ET LES BERGERS

Un Loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
3 Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
6 Je suis haï, dit-il, et de qui ? De chacun.
Le Loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte.
9 Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris ;
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte :
On y mit notre tête à prix.
12 Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier ;
Il n'est marmot osant crier
15 Que du Loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un Âne rogneux,
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux,
18 Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
21 Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?
Disant ces mots il vit des Bergers pour leur rô
24 Mangeants un agneau cuit en broche.
Oh, oh, dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent. Voilà ses Gardiens
27 S'en repaissants eux et leurs Chiens ;
Et moi Loup j'en ferai scrupule ?
Non, par tous les Dieux non ; je serais ridicule.
30 Thibaut l'Agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette ;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
33 Et le père qui l'engendra.
Ce Loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
36 Manger les animaux, et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ?
Ils n'auront ni croc ni marmite ?
39 Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

FABLE VI
L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

Ô Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
3 Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux :
6 Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; et mon réseau
9 En serait plein sans ce maudit Oiseau ;
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
12 Se plaignait l'Araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière,
Prétendait enlacer tout insecte volant.
15 La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
18 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encore mal entendus.
21 La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.
24 L'Hirondelle en passant emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.
Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
27 L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

FABLE VII
LA PERDRIX ET LES COQS

Parmi de certains Coqs incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
3 Une Perdrix était nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces Coqs peuple à l'amour porté
6 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
9 Pour la Dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
12 Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
15 Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
18 Il est des naturels de Coqs et de Perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
21 Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, et nous coupe les ailes :
24 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

FABLE VIII
LE CHIEN À QUI ON A COUPÉ LES OREILLES

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
3 Le bel état où me voici !
Devant les autres Chiens oserai-je paraître ?
Ô rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
6 Qui vous ferait choses pareilles ?
Ainsi criait Mouflar, jeune Dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
9 Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre : il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car étant de nature
12 A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée ;
15 Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
18 On le munit de peur d'esclandre :
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin,
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main ;
21 Un Loup n'eût su par où le prendre.

FABLE IX LE BERGER ET LE ROI

- Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
- 3 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.
- 6 Cette dernière étend le plus loin son empire ;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire
- 9 Comme un Roi fit venir un Berger à sa Cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
- 12 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du Berger, de très notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ces soins diligents.
- 15 Tu mérites, dit-il, d'être Pasteur de gens ;
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais Juge souverain.
- 18 Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un Ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
- 21 Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite.
Bref il en vint fort bien à bout.
L'Ermite son voisin accourut pour lui dire :
- 24 Veillé-je, et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous favori ! vous grand ! Défiez-vous des Rois :
Leur faveur est glissante, on s'y trompe ; et le pire,
- 27 C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage.
- 30 Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit,
Et notre Ermite poursuivit :
Voyez combien déjà la Cour vous rend peu sage.
- 33 Je crois voir cet aveugle à qui dans un voyage
Un Serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main ; il le prit pour un fouet.
- 36 Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous, à Dieux !
- 39 Jetez cet animal traître et pernicieux,
- Ce Serpent. C'est un fouet. C'est un Serpent, vous dis-je.
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
- 42 Prétendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?
Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon ;
Vous n'en parlez que par envie.
- 45 L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégoûdi piqua son homme au bras.
- 48 Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
Eh, que me saurait-il arriver que la mort ?
- 51 Mille dégoûts viendront, dit le Prophète Ermite.
Il en vint en effet ; l'Ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de Cour fit tant, par maint ressort,
- 54 Que la candeur du Juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au Prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevés par ses arrêts.
- 57 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le Prince voulut voir ces richesses immenses ;
Il ne trouva partout que médiocrité,
- 60 Louanges du désert et de la pauvreté ;
C'étaient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix.
- 63 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impotures.
- 66 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un Gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
- 69 Et je pense aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
- 72 Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.
- 75 J'avais prévu ma chute en montant sur la faîte.
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

FABLE X
LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
3 D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
6 D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchait ;
9 Mais nul poisson ne s'approchait.
La Bergère perdait ses peines.
Le Berger qui par ses chansons,
12 Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
15 Laissez votre Naïade en sa grotte profonde.
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
18 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :
Vous serez traités doucement,
On n'en veut point à votre vie :
21 Un vivier vous attend plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
24 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire était sourd aussi bien que muet.
Fircis eut beau prêcher : ses paroles miellées
27 S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris,
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergère.
30 Ô vous Pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois qui croyez gagner par raisons les esprits
D'une multitude étrangère,
33 Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout ;
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

FABLE XI
LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS

Deux Perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôl d'un Roi faisaient leur ordinaire.
3 Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces Oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
6 Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
9 Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune Perroquet ;
Car l'enfant était Prince et son père Monarque.
12 Par le tempérament que lui donna la parque,
Il aimait les oiseaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la Province,
15 Faisait aussi sa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
18 Le jeu devint une querelle.
Le Passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
21 Que demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le Prince indigné fit mourir
24 Son Perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère.
Le tout en vain ; ses cris sont superflus :
27 L'Oiseau parleur est déjà dans la barque ;
Pour dire mieux, l'Oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque
30 Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là dans le sein des Dieux
33 Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le Roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?
36 Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
encore que ma douleur soit forte,
39 Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
Mon fils ! non. C'est le sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
42 Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
45 Le Perroquet dit : Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
48 Tu m'allègues le sort ; prétends-tu par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence ou bien que le Destin
51 Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin
Ou dans quelque forêt profonde
54 J'achèterai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
57 Est un morceau de Roi, car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offense :
Je le crois : cependant il me faut pour le mieux
60 Éviter ta main et tes yeux.
Sire Roi mon ami, Va-t'en, tu perds ta peine ;
Ne me parle point de retour :
63 L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XII
LA LIONNE ET L'OURSE

Mère Lionne avait perdu son faon.
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
3 Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
6 Son silence et ses autres charmes,
De la Reine des bois n'arrêtait les vacarmes.
Nul animal n'était du sommeil visité.
9 L'Ourse enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus ; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
12 N'avaient-ils ni père ni mère ?
Ils en avaient. S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
15 Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
Moi me taire ? moi malheureuse !
18 Ah j'ai perdu mon fils ! Il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
21 Hélas ! c'est le destin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.
Misérables humains, ceci s'adresse à vous :
24 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque en pareil cas se croit haï des Cieux,
Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

FABLE XIII
LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux.
3 Ce dieu n'a guère de rivaux :
J'en vois peu dans la fable, encore moins dans l'histoire.
En voici pourtant un que de vieux talismans
6 Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
9 Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul Chevalier errant,
12 Tu n'as qu'à passer ce torrent
Puis, prenant dans tes bras un Éléphant de pierre
Que tu verras couché par terre,
15 Le porter d'une haleine au sommet de ce mont
Qui menace les cieux de son superbe front.
L'un des deux Chevaliers saigna du nez. Si l'onde
18 Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'Éléphant s'aller embarrasser ?
21 Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;
24 Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne soit d'un Éléphant nain, pygmée, avorton,
27 Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
30 Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre Éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
33 Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter et selon l'écriteau
36 Il vit son Éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
39 Un cri par l'Éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier au bruit de ces alarmes
42 Aurait fui. Celui-ci loin de tourner le dos
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
45 Le proclamer Monarque au lieu de son Roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encore que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
48 Sixte en disait autant quand on le fit Saint-Père.
(Serait-ce bien une misère
Que d'être Pape ou d'être Roi ?)
51 On reconnut bientôt son peu de bonne foi.
Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter,
54 Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XIV
DISCOURS
À M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

- Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit et qu'il se comporte
3 En mille occasions comme les animaux :
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, et la nature
6 A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits corps, et pétris de matière.
9 Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
12 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit il n'est pas encore jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe ;
15 Et nouveau Jupiter du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
18 Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
21 S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
24 Dans la souterraine cité ;
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins
27 Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.
Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
30 À peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encore
Même vent, même naufrage.
33 Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.
- 36 Quand les chiens étrangers passent par quelque
endroit,
Qui n'est pas de leur détroit,
39 Je laisse à penser quelle fête.
Les chiens du lieu n'ayants en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
42 Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
45 Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
A gens de tous métiers en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
48 Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère ;
Malheur à l'écrivain nouveau.
51 Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
54 Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
57 Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
60 Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
63 La plus juste et la mieux acquise,
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
66 Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans et des peuples connu
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
69 Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XV
LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PÂTRE ET LE FILS DE ROI

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus échappés à la fureur des ondes,
3 Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de Roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
6 Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
9 C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
12 Le Prince s'étendit sur le malheur des Grands.
Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée
15 Chacun fit de son mieux et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
18 Travaillons ; c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler ! ainsi parler ; croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
21 De l'esprit et de la raison,
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
24 L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'était le Marchand, savait l'arithmétique :
27 A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le Fils de Roi. Le Noble poursuivit :
30 Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école :
Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
La sottise vanité de ce jargon frivole.
33 Le Pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi,
Le mois a trente jours ; jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?
36 Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
39 Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre, c'est celui
42 Dont il s'agit : votre science
Est courte là-dessus ; ma main y suppléera.
A ces mots, le Pâtre s'en va
45 Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
48 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.
Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours
51 Et grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES
LIVRE 11

FABLE I LE LION

Sultan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine
3 Force bœufs dans ses près, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
6 Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son Vizir le Renard,
9 Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin ;
Son père est mort, que peut-il faire ?
12 Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au destin
15 S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié :
18 Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe et la dent
21 Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre.
24 Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être, sinon
27 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormait lors ; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
30 Le Lionceau devient vrai Lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
De toutes parts ; et le Vizir,
33 Consulté là dessus dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide.
36 Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le Lion : seul il passe en puissance
39 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
42 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage.
Joignez-y quelque bœuf : choisissez pour ce don
45 Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal, et force États
48 Voisins du Sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna ; tous y perdirent.
Quoi que fit ce monde ennemi,
51 Celui qu'ils craignaient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

FABLE II
POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE

Jupiter eut un fils qui se sentant du lieu
Dont il tirait son origine
3 Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faisait sa principale affaire
6 Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
9 N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
12 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref il n'oublia rien.
15 Le fils de Jupiter devait par sa naissance
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des Cieux,
Que les enfants des autres Dieux.
18 Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
21 Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, et dit : J'ai su conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers ;
24 Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue.
27 C'est mon sang : tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
30 Eut à peine achevé que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
33 Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints Héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
36 Je serai son maître de Lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de Lion,
39 Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme Hydres renaissants sans cesse dans les cœurs :
42 Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
45 Quand ce vint au Dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.
L'Amour avait raison : de quoi ne vient à bout
48 L'esprit joint au désir de plaire ?

FABLE III

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD

Le Loup et le Renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
3 Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un Fermier ; et quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
6 D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille
9 Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours, le rustre, en paix chez soi,
12 Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille, il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
15 Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de Renard ? Je jure les puissances
18 De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
21 Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le Maître du logis, les Valets, le Chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le Fermier,
24 Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
27 Le dépeuple, remplit de meurtres la cité :
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
30 De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le Soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
33 Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
36 L'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax à l'âme impatiente,
39 De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
42 Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
45 Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses Gens, son Chien, c'est l'ordinaire usage.
Ah maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
48 Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait.
Si vous, Maître et Fermier, à qui touche le fait,
51 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez vous que moi Chien qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
54 Ce Chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un Maître ;
57 Mais n'étant que d'un simple Chien,
On trouva qu'il ne valait rien.
On vous sangla le pauvre drille.
60 Toi donc, qui que tu sois, à père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
63 Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

FABLE IV
LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vit en songe un Vizir
Aux Champs Élysiens possesseur d'un plaisir
3 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée ;
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Ermite entouré de feux,
6 Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire ;
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
9 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
12 L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
15 C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce Vizir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet Ermite aux Vizirs allait faire sa cour.
18 Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite ;
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
21 Biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
24 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
Ô qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
27 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les venus de ces clartés errantes,
30 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
33 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de fiches lambris.
36 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
39 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

FABLE V
LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ÂNES

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
3 Se fit un beau jour amener
Le Singe Maître ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le Régent
6 Fut celle-ci : Grand Roi, pour régner sagement,
Il faut que tout Prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
9 Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
12 Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
15 Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
18 N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, répartit le Roi,
21 Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le Docteur,
(Et je commence par la nôtre)
24 Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
27 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre au rebours fait qu'au degré
suprême
30 On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très bien
33 Qu'ici bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.
36 L'autre jour suivant à la trace
Deux Ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,

39 J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme cet animal si parfait ? Il profane
42 Notre auguste nom, traitant d'Âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
45 Et traite notre rire, et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous ; non, non ; c'est à vous de parler,
48 A leurs orateurs de se taire.
Voilà les vrais braillards ; mais laissons là ces gens ;
Vous m'entendez, je vous entends :
51 Il suffit ; et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est au prix novice dans cet art :
54 Vous surpassez Lambert. L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Ânes non contents de s'être ainsi grattés
57 S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
60 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.
J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les puissances
63 Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples Excellences,
S'ils osaient, en des Majestés.
66 J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que Votre Majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
69 Qui lui fit voir entre autre chose
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
72 Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point ; car il est délicat ;
Et notre Maître ès arts, qui n'était pas un fat,
75 Regardait ce Lion comme un terrible sire.

FABLE VI
LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un point ?
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie.
3 J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
6 N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus, et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
9 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
12 Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément.
15 Notre Renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
18 Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur ; mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine.
21 Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
24 Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits ;
Le temps qui toujours marche avait pendant deux nuits
27 Échancré selon l'ordinaire
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard était désespéré.
30 Compère Loup, le gosier altéré,
Passe par là ; l'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler ; voyez-vous cet objet ?
33 C'est un fromage exquis. Le Dieu Faune l'a fait,
La vache lui donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
36 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
39 Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le Loup fut un sot de le croire :
42 Il descend, et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.
Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
45 Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

FABLE VII
LE PAYSAN DU DANUBE

- Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau :
- 3 Jadis l'erreur du Souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai pour le fonder à présent
- 6 Le bon Socrate, Ésope, et certain Paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
- 9 On connaît les premiers ; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue,
- 12 Toute sa personne velue
Représentait un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
- 15 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
- 18 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube : il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
- 21 Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
- 24 Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
- 27 Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
- 30 Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
- 33 Craignez Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains par un juste retour
- 36 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse en sa colère
Nos esclaves à votre tour.
- 39 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
- 42 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage :
- 45 Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage ;
S'ils avaient eu l'avidité,
- 48 Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
- 51 Celle que vos Prêteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
- 54 Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
- 57 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
- 60 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;
La terre, et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
- 63 Retirez-les ; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes ;
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
- 66 Nous laissons nos chères compagnes.
Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux ;
Découragés de mettre au jour des malheureux
- 69 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
- 72 Vos Prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les ; ils ne nous apprendront
Que la mollesse, et que le vice.
- 75 Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord :
- 78 N'a-t-on point de présent à faire ?
Point de pourpre à donner ? C'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encore leur ministère
- 81 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
- 84 Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots il se couche et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
- 87 Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa Patrice ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
- 90 D'autres Prêteurs, et par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
- 93 On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII
LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.
Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge !
3 Disaient trois Jouvenceaux, enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.
Car au nom des Dieux, je vous prie,
6 Quel fruit de ce labeur pouvez vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
9 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
12 Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
15 Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
18 Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
21 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien défendez-vous au Sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
24 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
27 Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison ; l'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amérique.
30 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
33 Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut entrer ;
Et pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
36 Ce que je viens de raconter.

FABLE IX
LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
3 Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
6 Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encore que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité,
9 Vieux palais d'un Hibou, triste et sombre retraite
De l'Oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux et miné par le temps
12 Logeaient entre autres habitants
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'Oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
15 Et de son bec avait leur troupeau mutilé ;
Cet Oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.
En son temps aux Souris le compagnon chassa.
18 Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées
21 Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
24 S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre ;
Elle allait jusqu'à leur porter
27 Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
À traiter ce Hibou de montre et de machine !
30 Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?
Si ce n'est pas là raisonner,
33 La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
36 Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout : il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
39 De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? Ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
42 Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi ?
Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est
45 véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou ; car je ne prétends
pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont
permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des Dieux
3 Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
6 Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage ;
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
9 Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
12 J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs achevez l'entreprise :
15 Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
18 Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
Louis dompte l'Europe, et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
21 Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.